

## Toute la lumière sur Katanani

La première fois que je suis entré aux camps de Sabra et Chatila (Beyrouth), c'était en septembre dernier, je suivais Abdulrahman Katanani avec ma petite caméra.

M le magazine du Monde | 13.04.2012 à 11h39 • Mis à jour le 13.04.2012 à 12h40 | Par Christophe Donner



Photo : Cecilia Garroni Parisi pour "M", le magazine du "Monde". CECILIA GARRONI PARISI

La première fois que je suis entré aux camps de Sabra et Chatila (Beyrouth), c'était en septembre dernier, je suivais Abdulrahman Katanani avec ma petite caméra, à travers le dédale palestinien, le long des édifices incertains de l'aide internationale, sous l'entrelacs effrayant des fils électriques et des gouttières, un ghetto, avec ce que cela avait d'interdit et de tranquillement possible à "visiter" : j'étais accompagné par l'enfant chéri du lieu, l'aîné des Katanani, 28 ans, artiste. On le saluait en passant devant le marché : "Salut Abd ! Tu vas encore *passer à la télé ?*" Le loup blanc, doux comme un agneau, 1,90 m, beau comme un soldat, est une petite vedette, m'avait prévenu Saleh Barakat, son galeriste.

Juste après l'Internet café, bourré d'ados connectés à de vieux coucous IBM, Abdulrahman s'est arrêté devant une de ses premières oeuvres, un graff accroché à un mur à moitié écroulé : une caricature. Il a commencé comme ça, *street artist* dans un quartier sans rue, sans art. Mais étudiant aux Beaux-Arts, fan de Pollock, il rédige un mémoire sur le mouvement Support-Surface qui impressionne ses professeurs, et devient un des très rares Palestiniens lauréat du Prix Surssock. Par quel miracle ?

Son atelier est situé au cinquième étage de l'ancien hôpital construit par l'UNRWA (United Nations Relief and Works Agency for Palestine Refugees), c'est aussi l'étage où vit toute sa famille, la tante coiffeuse pour dame, son père menuisier, ses cinq frères et soeurs, le plus grand d'entre eux vend de l'électroménager sur le capot d'une voiture ... Du haut de la coursive on peut contempler le camp, qui n'est plus un camp, déjà un quartier, toujours un ghetto. Devant l'entrée de l'atelier, une cage avec un oiseau et un jasmin grimpant. On entre dans une pièce de vingt mètres carrés, vide, avec sur le sol les traces d'un travail au chalumeau, à l'acide, un peu de peinture aussi. C'est d'ici que partent les oeuvres de Katanani que toute la bonne société branchée de Beyrouth, du Qatar et d'Abou Dhabi se dispute à coups de dizaines de milliers de dollars.

Ce sont des enfants qui jouent au ballon, à la corde à sauter, à la fronde, à la marelle, à la balançoire, mais des enfants découpés dans de la tôle ondulée, le matériau de la misère universelle. L'impact est immédiat : les ondulations de cette tôle offrent à la lumière une activité perpétuelle, et à ces enfants des rayures de bagnards, de marins, de sans-culottes qui n'en font pas de simples innocents. Ils jouent aussi à lancer des pierres.

Il faut rappeler que les Palestiniens réfugiés au Liban depuis 1948 n'ont toujours pas le droit de propriété, de vote, pas le droit d'exercer certains métiers, pas même la possibilité d'obtenir un passeport qui leur permettrait d'échapper à cette semi-existence. Ce scandale n'est certes pas indifférent à l'oeuvre de Katanani, mais le coup de génie de l'artiste, c'est la douceur insolente des profils, l'allégresse des gestes. Il croit aux jeux d'enfants comme Fernand Léger croyait à la mécanique du peuple. Et ça faisait longtemps, dans le cynisme ambiant, qu'une aspiration politique n'avait pas débouché sur une telle réussite esthétique. En un mot, c'est fort et c'est beau.

Je voulais revenir à Sabra faire un film, c'était d'accord, mais les affaires syriennes ont tout compromis. Alors, j'ai attendu, jusqu'à ce que Saleh Barakat m'annonce que les responsables de l'Institut français, Carole Prat et Aurélien Lechevallier, s'étaient eux aussi pris de passion pour l'oeuvre de Katanani ; ils proposaient de l'exposer à l'occasion de la réouverture du centre culturel de Beyrouth : *"Puisque tu ne peux pas filmer à Sabra, Katanani va reconstituer le camp à l'Institut, et tu pourras filmer tranquillement."* Ainsi fut fait.

L'expo s'intitule "Sans adresse", c'est un bidonville cerné d'enfants joueurs. Une installation. Rien d'original a priori, sauf que l'ombre des visiteurs ondule sur la tôle des baraques, créant une sorte de cinématique du cabossé des plus réjouissante. Abdulrahman Katanani n'en a donc pas fini avec la lumière.

[

**A voir :** "Sans adresse", installation d'Abdulrahman Katanani à l'Institut français, rue de Damas, 477, Beyrouth, Liban. Du lundi au vendredi de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 27 avril 2012. Sur le Web : [www.institutfrancais-liban.com](http://www.institutfrancais-liban.com) (<http://www.institutfrancais-liban.com>) .

Christophe Donner